Quand la dentelle lève le voile

PAR VALÉRIE LEJEUNE

07/02/2011 | Mise à jour : 12:51 Réagir S'ABONNER AU FIGARO.FR - 8 €/mois

Elle est le vide et le plein, la tradition et l'avant-garde. Ve dette du Salon L'Aiguille en fête, qui ouvre ses portes jeudi prochain à la Villette, la dentelle est aussi sans conteste la star de cette décennie. Tour d'horizon.

Jadis réservée aux défilés prestigieux des dieux de la haute couture ou aux coquineries des nuits torrides, l'impalpable dentelle est en ce moment à la une des journaux, des podiums, des vitrines et des envies. Sur nos seins ou nos coussins, pour les reines ou les murs de nos modernes arènes, elle fait un re-tour en fanfare que les observateurs des bureaux de style ne manquent pas d'identifier comme une réaction à la crise. Pour Dominique Mettraux, chez Peclers, elle est «le morceau de sucre qui aide la médecine à couler» cher à Mary Poppins, un nuage de légèreté dans un monde un peu lourd. Elle est aussi la mise en valeur d'un savoir-faire français qui n'a guère de véritables concurrents dans le monde, même si l'Asie et le Japon, en particulier, jouent depuis quelques années les envahisseurs. Même sentiment pour Vincent Grégoire, direc-teur de l'art de vivre chez Nelly Rodi, qui voit dans sa belle transparence une opportunité de combattre la détestable immédiateté de notre environnement. «Au fast, on oppose le faste, c'est-à-dire le luxe d'une matière qui continue à réclamer pour son élaboration, même si les dentelles du commerce ne sont plus faites à la main, un temps fou et un savoir-faire resté intact.» Et d'évoquer cette nouvelle élégance qu'induisent, à l'ère du net, ces autres réseaux arachnéens et compliqués qui forment les trésors de Calais et d'ailleurs. Refaisant surface, la dentelle, que l'on cantonna longtemps à l'intimité des sous-vêtements, occupe à présent le devant de la garde-robe et fascine autant les vedettes que nos belles-sœurs. Top-modèles, chanteuses, actrices, femmes de président, toutes les « glamazones » y vont de leurs tulles et de leurs voilettes, faisant flamboyer un étendard que le féminisme avait mis en berne en 68, en exigeant que l'on brûle les soutiens-gorge.

Avant les jeunes créatrices du XXIe siècle, Vannina Vesperini, Carine Gilson et leurs sœurs, Chantal Thomass, prêtresse de la guêpière, leva au milieu des années 70 le voile des scrupules, redonnant aux femmes le droit et le bonheur de voiler leurs formes de chantilly, de blonde ou de guipure. Elle leur fit même cadeau, dans les années 80, de ces collants de dentelle qui nimbèrent leurs jambes et reviennent aujourd'hui sous forme de leggings. Avec trente ans d'avance, elle préfigurait le courant qui déferle maintenant chez nous et déborde allègrement le cadre des armoires.

Prise d'assaut par de jeunes designers, la petite dentelle envahit tout. On l'inclut dans du caoutchouc transparent pour en faire des bottes de pluie, on en habille les extincteurs, les bouées canards des petits enfants, les chaises d'église, les gilets de sécurité. Réalisées dans des matières et avec des procédés ultramodernes, parfois même au laser, les dentelles sont aussi devenues source d'inspiration pour les architectes, fascinés par la lumière qui sourd de leurs entrelacs. En témoignera, entre autres, au printemps 2013, le nouveau stade Jean-Bouin, tout près du Parc des Princes, qui offrira à ses visiteurs l'étole en résille de béton fibré et mobile que lui a dessinée Rudy Ricciotti ou, dès maintenant, les parois du nouveau musée d'Art moderne de Villeneuve-d'Ascq, dont Manuelle Gautrand a perforé le même béton fibré pour reproduire, autour des fragiles collections d'art brut, la pénombre tutélaire d'un été sous les tilleuls. Depuis deux ans, la superbe Cité internationale de la dentelle et de la mode de Calais est, elle aussi, un beau porte-drapeau. Alain Moatti et Henri Rivière en ont ajouré les façades pour imiter les cartons jac- quards grâce auxquels de lourdes machines reproduisent d'impalpables arabesques.

Inspirés par la subtile dentelle, ces créateurs de tous acabits paient, de toute leur âme et de tout leur talent, le tribut auquel cette fragile vieille dame aspire. Une reconnaissance qui tombe à point nommé : florissante au début du siècle dernier, la dentelle de France - que l'on porte si bien... - se porte mal et ne devra son salut qu'au regard que nous voudrons bien poser sur elle...

Catherine Hervé, l'anti-napperon, a choisi la fantaisie

Rien n'est jamais acquis, pas même l'ennui. Si l'on avait dit à Catherine Hervé qu'elle quitterait son trépidant poste d'assistante juridique chez un avocat parisien pour un carreau de dentellière, et deviendrait un jour meilleur ouvrier de France, elle aurait probablement haussé son joli sourcil. Dix-sept ans plus tard, la demoiselle, qui a reçu en mars dernier l'ordre national du Mérite, ce ruban bleu que les initiés appellent «l'eau froide», n'a guère versé dans la tiédeur. Depuis ce jour où, à Bayeux, les fuseaux de la dentellière d'art Mylène Salvador l'ont enflammée, cette fille-là brûle d'un feu étrange. Faire partie de la petite cinquantaine d'artisans qui, en France, vivent de la dentelle à la main est une position qui se mérite. Cinq ans à étudier l'histoire de l'art et du costume, à apprendre la dentelle Duchesse chez Mme Parfait, à plancher dans l'Orne sur le point d'Alençon, cette dentelle à l'aiguille classée au patrimoine mondial de l'Unesco en novembre dernier, ont procuré à cette belle brune une technique hors pair. Un lustre supplémentaire lui a permis de se faire la main et de comprendre qu'on n'est pas toujours tenu d'avoir la gueule de l'emploi. «Une dentellière doit être vieille, porter des lunettes, si possible un chignon gris et surtout ne JAMAIS rire!» s'esclaffe-t-elle en dévoilant le dernier-né d'un bestiaire qu'elle fait naître à une allure d'escargot (une heure par centimètre) et espère peuplé comme un sous-bois. Aujourd'hui, elle met la dernière main à un papillon au relief étonnant où chantent plus de 48 couleurs au gré des fils de soie, de rayonne ou d'argent. Car, au mépris des puristes, Catherine adore tout mélanger: «La dentelle, c'est de l'amour pur, on l'aime ou on passe par la fenêtre!» dit encore celle qui avoue se réveiller la nuit pour noter un mouvement, un point que le sommeil ou la lune lui ont dictés. Professeur une semaine sur deux -l'autre, elle invente des dessins et donne vie à ses rêves-, elle a aujourd'hui une trentaine d'élèves et «l'impression que le meilleur reste à venir». Comment ne pas lui donner raison?

Olivier Noyon, dans les griffes du luxe

L'optimisme, ça se gagne!» En manches de chemise, blanche comme ses cheveux, Olivier Noyon, héritier de la plus importante maison de dentelle de Calais, pourrait faire graver au fronton de ses ateliers ce principe mis à l'épreuve il y a quelques mois, lorsqu'un de ses concurrents, le sachant en grande difficulté, a proposé, avec une rare élégance, une reprise partielle de son entreprise. Il ne suffit pas d'œuvrer dans la dentelle pour éviter les coups de jarnac. Mais cette attaque a finalement été bénéfique, rassemblant autour du patron les 217employés, bluffés de le voir vendre ses biens personnels pour sortir de l'impasse. Leur fallait-il des preuves? On en doute à voir ce grand garçon arpenter de sa longue foulée les travées où s'élaborent des merveilles, la main tendue vers des équipes soudées à l'extrême. Ce n'est pourtant pas l'amour de l'art textile qui a poussé l'homme vers l'usine familiale. Très heureux à Paris, où il œuvrait dans la communication, Olivier, petit-fils de Lucien, fondateur de l'affaire, aurait volontiers fait sa vie à l'ombre des dentelles de fer de la tour Eiffel, laissant la famille chercher et trouver, par exemple, de 1981 à 1984, comment révolutionner la lingerie en maîtrisant, les premiers, l'élasthanne. Mais Pierre, son père, vieillissait et les cousins avaient à faire ailleurs, alors Olivier est revenu à Calais. Rentré par la petite porte, il est tombé amoureux fou de ces métiers Leavers que les Anglais, au mépris des gabelous et au péril de leur vie, importèrent en masse au début du XIXesiècle. Il y a, chez Noyon, 82 de ces mastodontes de quinze tonnes, peints en vert menthe et que les tullistes, tel Gabin dans La Bête humaine, conduisent à l'oreille. Auprès des hommes aux mains noires (les machines sont lubrifiées avec du graphite), Olivier a appris à écouter le jazz des navettes, des barres, des bobines et des chariots qui rythme, à la vitesse de 7mètres à l'heure, la naissance des voiles précieux que se disputent La Perla, Charmel, Dior, Chantal Thomass, Jean Paul Gaultier et consorts. Il a aussi appris à travailler très vite au service de clients versatiles, dépendant d'une mode qui l'est encore plus, et à étaler les coups de chien d'une économie planétaire. Pour faire face à la concurrence asiatique de l'an 2000, la maison qui, dans les années50, s'était mise à la dentelle tricotée, moins fine mais d'un meilleur rapport, a ouvert une usine au SriLanka qui la rapproche des sites de fabrication de la lingerie. Et l'avenir? Naviguant entre des archives exceptionnelles, témoins de la fantaisie des plus grands dessinateurs, et des techniques d'une complexité extrême, Noyon le voit dans l'innovation et le confort. Même si l'encapsulage pointe le bout du nez, incluant aux fibres des principes actifs, et que les matières nouvelles sont de plus en plus douces et confortables, parviendront-ils à produire le textile intelligent, cette vraie seconde peau qui ne gratte ni ne plisse mais s'adapte à toutes les morphologies? Olivier le croit. L'optimisme, c'est inné.